

## Henri Rousseau, décidément moderne.

LE MONDE | 01.03.10 | 08h25



REUTERS/CHRISTIAN HARTMANN La Fondation Beyeler, à Bâle, propose un regard nouveau sur le Douanier Rousseau en trente-neuf tableaux. Jusqu'au 9 mai 2010.

BâLE (SUISSE) Envoyé spécial

**N**ous sommes les deux plus grands peintres de notre temps, toi, dans le genre égyptien, moi, dans le genre moderne." Voilà ce qu'aurait dit le Douanier Rousseau à Picasso, lors d'un banquet organisé par ce dernier dans son atelier du Bateau-Lavoir en 1908. Remarque naïve, puisqu'on a longtemps classé Henri Rousseau (1844-1910) dans ce registre ? Que non ! Outre que comparer le cubisme naissant à la représentation de l'espace des anciens Egyptiens témoigne d'une vraie finesse, moderne, Rousseau l'était autant que faire se peut.

C'est ce que démontre à la Fondation Beyeler à Bâle – dont le fondateur, Ernst Beyeler, est mort jeudi 25 février – une exposition très ciblée, en 39 tableaux. Réalisée à l'occasion du centenaire de la mort de Rousseau, il ne s'agit pas d'une rétrospective donc, mais d'un regard nouveau.

Moderne par ses sujets, d'abord : Rousseau est l'un des premiers à tirer parti des formes alors très originales et inusitées que peuvent représenter des poteaux électriques ou téléphoniques, avec leurs lignes et leurs isolateurs, ou celles, verticales, des cheminées d'usines. Le premier à représenter un aéroplane ou des footballeurs. Mais moderne, il l'est aussi par sa facture, et c'est la thèse de cette exposition, conçue par [Philippe Büttner](#).

Selon lui, Rousseau construit *"un univers imaginaire par assemblage d'éléments individuels"* et place *"comme dans un collage peint"* chaque élément devant l'autre. *"Il forme ainsi un espace figuré composé de strates. De cette manière, ses compositions ne sont pas en opposition avec la surface plane de la toile. C'est cette façon de créer l'espace qui a fasciné de jeunes artistes comme Picasso et Léger..."* On peut y ajouter Delaunay, Kandinsky, et certains surréalistes.

C'est d'ailleurs Picasso qui accueille le visiteur. Lui qui collectionna avidement les tableaux de Rousseau pose pour l'objectif d'[André Gomes](#). La photographie, prise à Mougins en 1965, ouvre l'exposition. Picasso tient les portraits de Rousseau et de son épouse, un dans chaque main. Les originaux, que Picasso conserva sa vie durant, sont dans la salle suivante.

S'il était flatté de cet hommage des jeunes artistes qui – mais s'en doutait-il ? – lui assure désormais la postérité, Rousseau aurait pour sa part préféré être remarqué par les peintres académiques de son temps. Sa référence, c'était [Jean-Léon Gérôme](#) (1824-1904), l'archétype des peintres "pompiers", qui considérait l'impressionnisme comme le déshonneur de l'art français. Il s'efforce à un même effet de réel mais, comme personne ne lui a enseigné le dessin, travaille à partir de reproductions ou de photographies qu'il reporte sur la toile à l'aide d'un instrument adéquat, le pantographe. Cependant, il ne se contente pas d'agrandir l'image, il la juxtapose à d'autres, jusqu'à créer ces mondes aujourd'hui bien déroutants.

Comme il l'était lui-même : jeune homme, il s'était engagé dans l'armée, avant tout pour échapper à des poursuites judiciaires. Il laissera entendre plus tard avoir participé à l'expédition de Maximilien au Mexique, légende entretenue par Guillaume Apollinaire, qui loua ses *"paysages aztèques"*. Or les seules jungles que vit Rousseau furent celles des serres du Jardin des plantes. C'est le même Apollinaire, fort de ses licences poétiques, qui nomma aussi "Douanier" celui qui ne fut que simple commis à l'octroi. Ce *Mur murant Paris*, Rousseau l'a peint en 1890, dans un tableau conservé au [Courtauld de Londres](#) et montré chez Beyeler : un paysage bucolique loin de l'idée qu'on se fait des "fortifs", une grille ouverte, et deux petits fonctionnaires à redingote méticuleusement boutonnée. Son thuriféraire aussi, a eu droit à deux portraits : *La muse inspirant le poète* (1909) montre Apollinaire et sa compagne [Marie Laurencin](#) debout dans un paysage. A Laurencin, qui se trouvait à juste titre un peu surdimensionnée sur la toile, Rousseau aurait répondu : *"Apollinaire est un grand poète, il lui faut une grosse muse !"*

Enfin, il faut rendre hommage aux Helvètes, pour au moins trois raisons : non seulement, on leur doit cette passionnante exposition, mais aussi la première rétrospective jamais consacrée à Rousseau, qui se tint à la Kunsthalle de Bâle en 1933. Surtout, c'est l'un d'eux, le peintre [Félix Vallotton](#), qui dans le *Journal suisse* du 25 mars 1891, écrit le tout-premier article positif, enthousiaste même, sur un travail dont les autres alors se moquaient.

---

"Henri Rousseau", [Fondation Beyeler](#), Baselstrasse 101, Riehen (Suisse).  
Tél. : (00-41)-61-645-97-00 \_ . Tous les jours, de 10 heures à 18 heures, le mercredi jusqu'à 20 heures. Jusqu'au 9 mai. De 12 CHF à 25 CHF (de 8 € à 17 € environ).

**Harry Bellet**

---

[Voir l'Expo à la Fondation Beyeler](#)

Et sur notre site [www.lesamisduvieuxlaval.fr](http://www.lesamisduvieuxlaval.fr) -> Communiqués